Prévost, Augustin
Repentir et générosité

PQ
2383
P58R35

REPENTIR ET GÉNÉROSITÉ,

DRAME

EN CINQ ACTES, EN PROSE, ET A SPECTACLE;

PAR PRÉVOST,

Directeur du Théâtre Sans Prétention, Boulevard du Temple ;

Représenté, pour la première fois, à Paris, le 4 nivôse an 8.

Cette Pièce est la 42me de cet Auteur.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, rue Meslé, N°. 25, & boulevard St.-Martin, N°. 26, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes ;

Et chez les Marchands de Nouveautés.

AN X. — 1802.

UNIVERSITY OF TORONTO
MAY 10 1971
LIBRARY

PQ
2383
P58 R35

PRÉFACE.

Il en faut une. Un criminel cherche à se justifier du crime qu'il a commis, je conviens du mien; vouloir faire une pièce sérieuse, n'en ayant fait que de comiques, c'est être bien hardi; (*mais un malheureux qui se noie s'attache en périssant au plus faible roseau.*) La liberté d'écrire est si limitée, qu'il est impossible de s'étendre sur aucun sujet; je tiens la direction d'un théâtre et suis très-embarrassé pour remplir mes obligations; je me soutenois autrefois avec les chefs-d'œuvre de nos anciens auteurs; ne pouvant plus les jouer, à cause des circonstances, il a fallu prendre une autre marche; il s'agissoit de ne point déplaire au public, et de suivre la loi; elle défendoit la plus grande partie des pièces, les mots de *roi* et de *monsieur*: l'on a bien substitué celui de *citoyen*, ce qui éprouvoit encore des difficultés envers le Gouvernement, concernant les personnages qui devoient le porter, outre plus quantité de gens qui se font un plaisir de contredire tout, murmuroient très-fort: je leur représentois que ce mot n'étoit point nouveau, et que de tous temps et dans tous les écrits, pour honorer un individu, on le traitoit de *citoyen*. Il en est un qui, un jour, me répondit, (*cela est vrai, mais depuis qu'il y a tant de coquins qui le portent, je me trouve deshonoré lorsque l'on m'appelle citoyen*). Pour obvier à tant d'obstacles, je résolus donc de faire cette pièce, qui est ma 42me. J'ai fait en sorte qu'il ne soit point question de *roi*, de *monsieur*, ni de *citoyen*. Après avoir passé à la censure ordinaire, je la fis représenter; elle fut accueillie favorablement; quantité de personnes m'ont persécuté pour la faire imprimer; je me rends à leurs desirs. Si je suis punissable, j'attends mon arrêt; j'espère que le lecteur indulgent voudra bien adoucir mon châtiment, en se ressouvenant que mon incapacité ne sauroit répondre au desir que j'ai de bien faire, et qu'il ne me condamnera tout au plus qu'à faire des cornets pour envelopper du poivre, dont le papier ne peut plus servir à autre chose après.

Prévost.

PERSONNAGES.

Don SOROGOUD, Gouverneur et Capitaine-Général de Lima,	*Dugy.*
MENDOCE, vieux valet de don Sorogoud,	*Prévost.*
Don SANCHE, Grand d'Espagne, amant de dona Constance, mais rebuté, et Gouverneur de l'audience de Quito,	*Leroy.*
Don JUAN, amant de dona Constance,	*Auguste.*
Dona MORELLI, mère de dona Constance,	*F. Prévost.*
Dona CONSTANCE,	*Emilie.*
Don ANTONIO, Bénédictin, Général de l'Ordre,	*Robert.*
Un GARDE, parlant.	*Fleuri.*
Deux BUCHERONS, parlant.	*Josquin.* / *Sallé.*
Un Bourreau, Gardes, Peuples,	Personnages muets.

La Scène se passe à Lima, capitale du Pérou.

REPENTIR ET GÉNÉROSITÉ,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Palais.

SCENE PREMIÈRE.

DON SOROGOUD, *seul.*

Le soleil commence sa carrière, et ce jour finira comme les autres sans pouvoir rendre le calme à mon cœur. Dévoré depuis vingt ans d'un amour qui ne s'éteindra jamais, j'ai tout employé pour fléchir la cruelle; prières, menaces, tous mes efforts ont été inutiles. Ma fierté se trouve blessée d'une persévérance aussi longue. Mendoce? Mendoce?

SCENE II.

DON SOROGOUD, MENDOCE.

MENDOCE.

Me voilà, puissant seigneur.

D. SOROGOUD.

Approches? tu es mon plus fidèle esclave.

MENDOCE.

La fidélité doit être le partage de tous les hommes; quant à l'esclavage, la nature nous a formés pour être tous égaux Il n'y a que l'injustice qui a fait les esclaves. Je ne suis pas plus le vôtre qu'a celui que je servois avant vous.

D. SOROGOUD.

Mon cher Mendoce, tu es philosophe; mais tu sais bien que je t'ai acheté.

MENDOCE.

L'or que vous avez donné pour que je passasse à votre service ne me rend pas plus esclave; je ne fais que changer de maître.

D SOROGOUD.

Mais tu sais que j'ai acquis sur toi le droit de vie et de mort.

MENDOCE.

Vous n'avez pas plus acquis l'un que l'autre. Cet or ne vous a pas donné le pouvoir de conserver mes jours, mais la puissance vous donne seulement celui de me les ravir.

D. SOROGOUD.

N'entrons point dans tous ces détails.

MENDOCE.

Comme vous voudrez.

D. SOROGOUD.

Je veux aujourd'hui te confier un secret... mais voici Don Antonio, retire-toi.

SCENE III.

D. SOROGOUD, D. ANTONIO.

D. ANTONIO.

HONNEUR au puissant seigneur don Sorogoud, gouverneur et capitaine-général de Lima, capitale du Pérou.

D. SOROGOUD.

Mon cher don Antonio, vous arrivez très à propos Je vais vous faire part du dessein que j'ai formé d'unir aujourd'hui ma fille à l'héritier de don Sanche, une des maisons les plus puissantes d'Espagne.

D. ANTONIO.

Vous pouvez ordonner, je ferai tout disposer pour que la cérémonie se fasse avec la pompe qu'exige votre grandeur.

D. SOROGOUD.

Je ne vois pas que ma fille soit disposée à recevoir sans répugnance la main de celui que je lui propose.

D. ANTONIO

N'êtes-vous pas son père? votre autorité doit se montrer dans toute sa force. D. SOROGOUD.

Vous avez raison; mais auparavant que d'en venir à cette extrêmité, je voudrois lui faire comprendre que son intérêt est attaché à son obéissance.

UN GARDE.

Seigneur, un étranger qui se nomme don Sanche, demande d'être introduit vers vous.

D. SOROGOUD.

Faites entrer. (*le garde sort.*). C'est celui que je destine à ma fille.

SCENE IV.

D. SANCHE, D. SOROGOUD, D. ANTONIO.

D. SANCHE.

HONNEUR soit porté à l'illustre don Sorogoud et à sa compagnie. D. SOROGOUD.

Soyez le bien venu. D'après vos dépêches et vous attendant aujourd'hui, j'allois donner des ordres pour que votre hymen s'accomplît sur-le-champ. Je chargeois de ce soin le révérend don Antonio, général de l'ordre, attaché à ma maison par les liens de l'amitié, et le plus zélé pour mes intérêts. Allez prévenir ma fille de ma volonté, et faites-lui sentir la nécessité d'obéir à mes ordres. D. ANTONIO.

Vous pouvez vous reposer sur mes soins.

SCENE V.

D. SOROGOUD, D. SANCHE.

D. SOROGOUD.

MON cher don Sanche, permettez-moi de me féliciter du

plaisir de vous voir, et de l'honneur de vous avoir pour gendre. Je ne puis vous exprimer la joie que j'ai eu d'apprendre que vous avez été nommé gouverneur de l'audience de Quito. Vous avez acquis une autorité suprême, sur des peuples jadis sauvages, qui ne doivent leur bonheur qu'à nos prédécesseurs; ils ont appris nos usages, et l'on voit de jour en jour se former en eux l'industrie, mère favorite du commerce et des arts. Il ne nous reste plus que de les gouverner de manière à profiter des richesses du sol que nous occupons. Par la mort de votre père, vous lui succédez dans ses emplois, ainsi que dans ses biens; vous allez épouser ma fille, et vos jours vont se passer dans l'abondance et dans les plaisirs.

D. SANCHE.

L'abondance n'est pas ce qui flatte le plus mes sens; c'est de savoir si votre aimable fille consentira à devenir mon épouse, et si elle me trouvera digne de posséder son cœur.

D. SOROGOUD.

Elle sera soumise à ma volonté. La raison doit guider son principe. Je n'ai dessein que de faire son bonheur; elle doit le trouver dans l'acceptation de votre main.

D. SANCHE.

Le bonheur n'est pas toujours dans le choix que font nos parens; il ne consiste que dans l'union des cœurs, et je n'ai pas encore eu le plaisir de voir votre aimable fille, je ne puis savoir si la balance fera pancher le sien en ma faveur.

D. SOROGOUD.

La voici qui s'avance, je vous laisse avec elle. Je vais donner des ordres, et je reviens savoir les impressions que vos discours auront faites sur son ame.

D. SANCHE.

Je ne négligerai rien pour gagner son estime.

SCENE VI.

DONA CONSTANCE, D. SANCHE.

D. SANCHE.

MADAME, permettez que je vous présente mon hommage. Vous voyez le faible mortel qui a la témérité de prétendre à votre auguste main.

DONA CONSTANCE.

Seigneur, il faudroit être bien injuste pour ne pas sentir combien le don de la vôtre est au-dessus de la mienne. Dans toute autre circonstance, je ne balancerois pas un instant pour consentir à l'union que mon père a dessein de former; mais j'ose vous avouer avec confusion, que je ne puis, sans être parjure, vous donner le moindre espoir. L'amour est un sentiment naturel qui s'empare de nos sens malgré nous. Mon

cœur s'est laissé surprendre avant que je n'aie eu l'avantage de vous connoître; et si mon père persiste dans la résolution qu'il a prise, je me vois forcé de lui désobéir: il peut certainement bien disposer de ma main; mais jamais de mon cœur.

D. SANCHE.

Madame, votre aveu a tout lieu de me surprendre, d'après les assurances que m'avoit données votre père. Je vois bien que je m'étois trompé. Je ne m'attendois pas d'avoir le bonheur de vous plaire; mais je croyois que n'ayant point d'autre motif que mon peu de mérite, vous auriez vaincu votre résistance, en considérant que votre père ne vous proposoit cette alliance que par le rapport de fortune et pour l'intérêt de ceux que nous gouvernons. Vous savez que l'inimitié a souvent régné entre les peuples du continent; aujourd'hui tout doit cesser. Le sort des armes vient d'affermir notre chef suprême dans la possession de ses îles; le gouvernement en a été donné à nos prédécesseurs, la jalousie des pouvoirs les avoient désunis; mais votre père avoit pensé que, pour prévenir de pareilles dissentions, l'alliance qui vous est proposée en seroit le sûr garant; et qu'agissant de concert, la tranquillité et le bonheur ne pouvoient manquer de régner parmi des peuples soumis encore plus par l'amour que par la force.

DONA CONSTANCE.

Je ne balancerois pas sans doute à sacrifier mon repos pour le bonheur des peuples, mais il ne dépend nullement de mon obéissance; c'est à ceux qui les gouvernent de ne point commettre envers eux aucune injustice; d'empêcher que le faible ne soit opprimé par le fort; de protéger l'innocent, de punir le coupable: voilà en deux mots en quoi consistent les devoirs de ceux qui ont l'autorité en main. Vous verrez, en suivant cette maxime, que leur bonheur ne dépend nullement du sacrifice que je ferois de m'unir à vous, contre mon inclination.

D. SANCHE.

Madame, je ne peux que me plaindre de mon sort; mais je ne saurois vous déguiser que la première impression de vos charmes a répandu dans mon ame un feu qui ne s'éteindra qu'avec ma vie. D'après le portrait que votre père m'envoya, je m'étois flatté sans doute de trouver en vous une personne accomplie; mais l'artiste, quelqu'habile qu'il puisse être, ne peut rassembler sous son pinceau tant de grâces réunies: l'on ne peut vous voir sans vous aimer. Je suis bien malheureux de ne vous avoir inspiré que du mépris.

DONA CONSTANCE.

Vous vous trompez, seigneur, le mépris n'est pas ce que vous m'avez inspiré; mais un cœur ne peut se donner qu'une

fois. Don Juan le possède; il appartient à une des meilleures maisons de Lima; il n'est pas sans doute à dédaigner. Son rang est bien au-dessous du vôtre, mais les titres ne font pas toujours le bonheur; et je suis persuadée que mon père ne sera pas assez cruel pour sacrifier le repos de ma vie à l'ambition de me voir l'épouse du gouverneur de l'audience de Quito; c'est, je crois, vous en dire assez.

D, SANCHE.

Je vous entends, madame, et je me retire le cœur rempli d'amour, et pénétré jusqu'au fond de l'ame de n'avoir pu obtenir de votre bouche le consentement si desiré. Le sort cruel ne pouvoit m'accabler avec plus de rigueur, et je vais loin de vous déplorer mon infortune. (*Il sort à sa droite*).

SCENE VII.

DONA CONSTANCE, *seule.*

Voici le coup le plus accablant qui pouvoit m'arriver. Personne à qui je puisse confier mes chagrins. O charme de ma vie! comment t'annoncer cette nouvelle? Mon cher don Juan, je n'aurai jamais le courage de te porter le coup mortel; oui, si tu m'aimes autant que tu me l'as juré mille fois, je ne doute point que tu puisses y survivre. Vas, ma mort suivra de près la tienne; rassure-toi, si je meurs victime de l'amour et de l'ambition, je ne serai point parjure au serment que j'ai fait de t'aimer constamment. Rien ne pourra me faire consentir à violer la foi que je t'ai promise. Mais, mon père! il faudra que je sois ingrate envers lui, que j'oublie qu'il m'a donné le jour, que je sois rebelle à sa volonté; il faudra donc balancer entre l'amour et le desir. O nature! contemple ton ouvrage! la diversité des passions que tu fais naître en nous, nous rend les plus malheureux des êtres existans. Tous les mortels sont soumis à tes caprices. Les uns sont dévorés de la soif du sang, les autres par l'ambition de commander, d'autres celle des richesses; mais la plus cruelle de toutes, c'est l'amour. Est-il rien de plus sensible pour deux cœurs qui s'aiment de se voir séparés pour jamais? Le bonheur n'étoit point fait pour nous. Si le sort ne m'eût point privée de ma mère dans mon enfance, peut-être trouverois-je entre ses bras une consolation. Elle me presseroit contre son sein, voyant couler les pleurs de sa fille; elle intercéderoit auprès de mon père, les prières d'une épouse adorée ont beaucoup plus de pouvoir que les larmes d'un enfant qui n'en doit répandre que pour marquer sa soumission.

SCENE VIII.

DONA CONSTANCE, D. JUAN.

D. JUAN.

ADORABLE dona Constance, vous voyez l'amant le plus passionné qui vient jouir du bonheur de votre entretien. Mais, quoi!... vous détournez les yeux et ne me dites rien. Ce silence me cause un effroi... Auriez-vous des chagrins que je ne puisse partager? L'aimable dona Constance craint-elle de m'ouvrir son cœur?

DONA CONTANCR.

Hélas!

D. JUAN.

Parlez; expliquez-vous.

DONA CONSTANCE.

Eh! ne m'interrogez pas; mon silence doit vous en dire assez. Il doit vous dire qu'il faut pour toujours renoncer au doux espoir d'être unis.

D. JUAN.

Cruelle! que m'annoncez-vous? votre cœur a pu changer, je ne le vois que trop. L'amour que vous m'aviez juré n'étoit qu'une feinte pour captiver le mien, et jouir après de votre triomphe. Eh! qui ne se seroit pas laissé surprendre à des charmes aussi séducteurs? Vous venez de me porter le coup mortel. Non, je n'y survivrai pas. Mais avant que de succomber, je verrai mon rival; le sort des armes servira ma vengeance. C'est dans son sang que j'éteindrai ma flamme et mon désespoir. Le poison de la jalousie qui coule dans mes veines me donnera la force de vaincre. Si je péris victime de mon amour, au moins je ne serai point témoin du bonheur de mon rival, de ce bonheur que j'avois merité, que l'on m'avoit promis, qui m'étoit dû; mes yeux ne verront point cet hymen parjure s'accomplir. Si je suis malheureux, vous le serez aussi; vous sentirez combien il est affreux de perdre ce que l'on aime, et j'aurai en mourant la consolation de dire: un jour l'infidelle versera des larmes sur ma tombe; oui, revenue de votre erreur vous en verserez, vous direz: j'ai trahi la foi promise, et son fidèle cœur ne le méritoit pas.

DONA CONSTANCE.

Non, vous ne mériteriez pas que je vous désabusasse. Je devrois me taire, vous quitter et ne jamais vous revoir; vous m'outragez, vous m'avez mal connue, vous m'avez mal aimée, mais j'ai pitié de votre état; je me justifierai, non pour moi, mais pour vous. J'excuse votre emportement, je vous plains. Ah! si vous lisiez dans mon cœur, vous me plaindriez vous-même. Sachez donc que dans ce jour mon père prétend disposer

de ma main en faveur de don Sanche, gouverneur de l'audience de Quito.

D. JUAN.

Ciel! que m'apprenez-vous?... et vous y avez consenti?

DONA CONSTANCE.

Et vous osez le penser! Vous avez donc cru qu'il étoit possible qu'un cœur puisse se donner deux fois? Vous en avez donc jugé par les sentimens du vôtre?

D. JUAN.

Je conviens de mes torts; faites grace à l'amour malheureux. J'étois aveuglé, je vous croyois coupable, mon cœur n'est pas digne du vôtre. Non, je ne méritois pas de posséder tant de vertus; c'est à don Sanche qu'appartient ce bonheur, il vous adore, il le doit. Hélas! il n'a point à se reprocher le crime que j'ai commis; jamais il ne vous a soupçonnée. Qu'il soit heureux, il est digne de l'être; mais songez que l'amour seul m'a rendu coupable. Eh! peut-on vous perdre et répondre de son désespoir? Ne voyez que mes remords, ils expieront mes forfaits et mon injure. Pardonnez à un malheureux qui n'a commis d'autre crime envers vous que celui de vous aimer. Soyez aussi heureuse avec don Sanche que je vais souffrir éloigné de vous, jusqu'à ce que la mort mette un terme à mes maux.

DONA CONSTANCE.

Eh! qui vous dit que je consens de lui donner ma foi? J'emploierai auprès de lui tout ce qu'une femme peut avoir de plus persuasive pour le détourner de recevoir ma main. J'emploierai auprès de mon père les larmes du désespoir; si elles ne peuvent le toucher, alors ma mort vous assurera de ma fidélité; et vous apprendrez que c'est à tort que vous m'avez soupçonnée.

D. JUAN.

Je tombe à vos genoux, moitié de ma vie, je mets l'autre entre vos mains. Je ne réclame que les droits de l'amour. Si vous m'aimez comme je vous aime, ne souffrons point qu'il soit au pouvoir des hommes de nous séparer jamais. Je dus être votre époux, soyez ma femme. Je ne puis vous offrir que l'amour que vous avez fait naître, et qu'un cœur qui ne peut aimer et n'aimera jamais que vous.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, D. SOROGOUD.

D. SOROGOUD.

DON JUAN, vous avez sans doute appris que don Sanche reçoit aujourd'hui la main de ma fille, et je suis fort étonné que vous ayez la témérité de vous présenter dans mon palais, sans m'avoir fait demander mon aveu.

D. JUAN.

Seigneur, jusqu'à ce jour vous avez daigné me compter au rang de vos amis ; j'aurois cru manquer aux devoirs de la bienséance, si j'avois passé un seul jour sans me rendre auprès de vous.

D. SOROGOUD.

Votre civilité avoit d'autres motifs en venant ici, et ma fille étoit l'objet de vos assiduités.

D. JUAN.

Vous m'aviez permis d'aspirer à sa main. L'aimable dona Constance, toujours docile aux volontés d'un père qui ne desire que son bonheur, m'avoit laissée entrevoir une lueur d'espérance ; et j'ai fait jusqu'à ce jour, tout ce qu'il m'a été possible pour gagner son estime et lui rendre des soins.

D. SOROGOUD.

Il est vrai que je vous avois promis sa main ; mais comme dans ce bas monde il n'est rien de stable, que la volonté de l'homme change suivant les circonstances, il en est dans cet instant qui me forcent de la refuser ; c'est pourquoi vous aurez la bonté de vous dispenser de paroître dorénavant dans mon palais.

D. JUAN.

Seigneur, permettez-moi de vous représenter...

D. SOROGOUD.

Je ne veux rien entendre ; songez que je commande par-tout où je suis, et qu'aucun mortel n'a le droit de répliquer, ni d'enfreindre mes ordres sous peine de mort. Et vous, ma fille, songez que la moindre résistance à ma volonté causeroit votre malheur.

DONA CONSTANCE.

Mon père, vous me voyez embrasser vos genoux ; ne me contraignez pas à vous obéir. Je vous serai toujours soumise ; mais ayez pité d'une fille qui vous aime. Rappelez-vous de ma mère : sans doute l'on n'a point forcé votre inclination, lorsque vous lui avez juré amour et fidélité.

D. SOROGOUD, *à part.*

Ce discours rallume dans mon cœur un mouvement de rage. (*Il la repousse brusquement comme dans Eugénie*). Levez-vous ? rentrez dans votre appartement. Et vous, seigneur, souvenez-vous de la défense que je vous fais de jamais reparoître ici.

(*Ils sortent tous deux d'un côté opposé. Don Juan à sa droite, et dona Constance à sa gauche. Ils se regardent*).

SCENE X.

D. SOROGOUD, *seul.*

CRUEL souvenir que tu viens de rappeller à ma pensée. Sa mère !..... ce nom seul fera toujours mon tourment ! Sa mère ! elle en ignore le sort et ne le saura jamais, ou il faudroit des événemens bien bizarres. Vingt ans de souffrances n'ont pu

fléchir son cœur, et le mien est toujours resté le même. Elle sera donc la seule qui ne sera point soumise à ma puissance, et je suis dévoré d'un feu qui me consume. Il est des instans où je me reproche les maux que je lui fais souffrir; et il en est d'autres où je ne puis trouver des tourmens assez horribles pour la punir des peines que j'endure. Le poison de l'amour coule dans mes veines. Il est donc écrit dans le livre du destin que tous les jours de ma vie se passeront dans le malheur. Dieux impitoyables! vous ne faites naître les passions que pour tourmenter les humains; le plus fort comme le plus faible est soumis à votre empire. Oui, dans la fureur qui me transporte, j'irai moi-même lui plonger le poignard dans le cœur, la regarder expirer sous mes coups, jouir de son désespoir, la punir des supplices toujours nouveaux que je souffre pour elle. Mes yeux étincellent de colère dans le tumulte des sentimens qui m'agitent; je ne puis trouver d'expressions qui rendent l'excès de ma fureur.

SCENE XI.

D. SOROGOUD, D. ANTONIO.

D. ANTONIO.

Qu'avez-vous, seigneur? vous paroissez agité.

D. SOROGOUD.

Je suis hors de moi. (*à part.*) Que lui dire? cachons mon trouble.

D. ANTONIO.

Vous ne répondez point; que vous est-il arrivé? Craignez-vous de m'instruire de vos chagrins? Vous me voyez prêt de répandre sur votre ame le baume consolateur.

D. SOROGOUD.

Ma fille refuse de s'unir à don Sanche; j'ai défendu à don Juan de reparoître ici.

D. ANTONIO.

Vous avez bien fait. Quant à votre fille, je me charge de l'amener par degrés à ce que vous souhaitez. Mes conseils feront sur son cœur toutes les impressions que vous devez en attendre; mais au cas qu'elle persiste dans sa résolution, ce qui ne peut arriver d'après l'entretien que j'aurai avec elle, vous userez des droits de père. Quand la douceur ne peut vaincre un rebelle, il faut employer la force et ne rien négliger pour en venir au but que l'on se propose.

D. SOROGOUD.

Vous avez raison. Venez avec moi, je vais donner des ordres pour que tout soit prêt dans deux heures au plus tard. (*à part, en s'en allant.*) Ce n'est pas là la plus cruelle de mes peines.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

Palais.

SCENE PREMIERE.

MENDOCE, *seul à la cantonnade.*

GARDEZ-BIEN cette porte, et de ce côté aussi; ne laissez entrer personne que je ne vous le dise. Voilà une journée qui n'est pas agréable pour cette pauvre dona Constance. Je ne puis concevoir le dessein de mon maître. Depuis ce matin, il est d'une fureur... Il avoit, dit-il, un secret à me confier, et il ne m'en parle plus. Après tout, que m'importe; il me paie pour le servir, et ce n'est point à moi de vouloir percer ces mystères. Songeons seulement à nous acquitter de notre devoir. Cependant, celui qui m'est imposé depuis vingt ans, ne me satisfait pas beaucoup; ce n'est pas la curiosité qui me domine, mais c'est qu'il répugne à mon caractère. (*Il lève une pierre qui est au milieu du theâtre, ce qui forme un trou. Il en retire une corde au bout de laquelle est un panier; il regarde dedans, voit que l'on n'a point touché aux provisions qu'il contient, il dit*): Voilà deux fois vingt-quatre heures de passé, et l'on n'a point encore touché à ces provisions. (*Il se couche par terre et écoute sur le trou.*) Je n'entends rien. Le malheureux qui est enfermé dans ce souterrein est peut-être mort. Que peut-il avoir fait? quel est son crime pour être privé de la lumière pendant une espace de temps aussi long? Faut-il que ce soit moi qui sois chargé d'un pareil emploi? Oh! fortune! c'est dans cet instant que je me plains de n'être point ton favori; voilà ce qui nous prouve que le pauvre, malgré lui, sert d'instrument au riche pour assouvir sa barbarie. Remettons cette pierre. (*Il la remet, garde le panier et dit*): Retournons changer ces provisions, et si elles restent encore dans le même état, j'en avertirai mon maître, quoiqu'il m'ait fait défense de jamais lui en parler. Voilà dona Constance avec don Antonio, retirons-nous, qu'ils ne s'apperçoivent de rien, et pour ne pas gêner leur conversation. (*Aux gardes en s'en allant*). Vous pouvez laisser entrer.

SCENE II.

DONA CONSTANCE, D. ANTONIO.

D. ANTONIO.

COMMENT, dona Constance, mes prières ne pourront rien gagner sur votre cœur. Souvenez-vous que la nature n'a pro-

longé la faiblesse de l'enfance que pour la lier plus étroitement à ceux dont il a reçu naissance, et de lui faire par le besoin une longue et douce habitude d'en dépendre et de les aimer. Rappelez-vous donc votre enfance? Sans les soins qu'ils ont pris de vous, que seriez-vous devenue dans ce long état de faiblesse? La nature en vous jetant parmi les écueils de ce monde, s'est reposée sur leur amour du soin de votre sort; et ce que vous devez surtout à leur tendresse vigilante, c'est de vous avoir éclairée sur les moyens de vivre. Aimez donc vos parens pour vous avoir appris l'usage des dons de la vie dont l'innocence fait le charme, et dont la vertu fait le prix. Vous ne pouvez reconnoître tant de bienfaits qu'en vous soumettant aveuglément à leurs volontés.

DONA CONSTANCE.

Il est du devoir des enfans d'obéir à leur père, vous-même ne pouvez me condamner. Si mon cœur s'est laissé surprendre, ce n'est que de l'aveu de mon père. Suis-je cause si l'ambition l'a fait changer; vous ne l'en auriez pas cru capable?

D. ANTONIO.

Ainsi donc par cette cause, votre père a perdu votre estime?

DONA CONSTANCE.

Non, il n'a rien perdu de ses droits sur mon cœur. Mon respect, mon amour pour lui sont les mêmes. Qu'il ne me demande rien que d'innocent et de juste, il est bien sûr d'être obéi, et je sens que la nature est d'accord avec moi.

D. ANTONIO.

Je ne puis donc rien gagner sur votre façon de penser. Je vous laisse à vos réflexions. Prenez garde que votre père n'emploie la force; c'est alors que vous deviendriez criminelle envers lui.

DONA CONSTANCE.

L'on peut bien plus sur moi par la raison que par la force.

D. ANTONIO.

Je vais auprès de votre père, et tâcher de le fléchir; car il est disposé à vous traiter avec rigueur, si je ne puis parvenir à vous faire comprendre qu'en lui désobéissant, c'est s'écarter du chemin de la vertu.

SCENE III.

DONA CONSTANCE, *seule.*

Rien ne pourra le fléchir! pensée accablante! Pourquoi la nature a-t-elle mis dans mon sein le germe dangereux de l'amour? Ah! D. Juan, pourquoi t'ai-je vu? Charme unique de ma pensée! je suis condamnée à ne plus te voir! Ah! du moins avant que j'expire, viens, mortel adoré, viens voir quel ravage ta vue a causé dans mon faible cœur! viens voir et plaindre une victime de l'ambition d'un père! Où es-tu? Dai-

gnes-tu penser à moi ? à moi qui brûle, qui meurs du desir de te revoir encore. Hélas ! quel malheur est le mien ! je sens qu'un pouvoir invincible m'attire sans cesse vers lui ; sans cesse mon ame s'élance hors de ces lieux pour le chercher. O Dieu bienfaisant ! est-ce un père qui se plaît à tyranniser, à déchirer un cœur sensible ? Un seul mot a mis le trouble dans mon ame. Je ne commande plus à ma raison ni à mes sens. Dieu ! le voici. Juste ciel ! à quelle épreuve vous allez mettre mon cœur !

SCENE IV.

D. SOROGOUD, DONA CONSTANCE.

D. SOROGOUD.

Eh bien ! fille ingrate, vous serez donc rebelle à ma volonté ?

DONA CONSTANCE.

Mon père, pardonnez à mon désespoir ; la cause n'est que trop juste et l'excuse est dans mon cœur. Plaignez-moi, je suis la plus malheureuse des femmes. Pourquoi voulez-vous me forcer d'être parjure ?

D. SOROGOUD.

Vous devez tout céder à un père qui n'a d'autre but que votre élévation. Les richesses de D. Sanche sont un puissant motif pour vous faire consentir à son alliance.

DONA CONSTANCE.

L'or accroît la misère avec le bien, et les malheurs avec le crime, et l'on est souvent méprisé.

D. SOROGOUD.

Qu'osez-vous dire ? lorsqu'on est riche, l'on devient puissant ; l'on est sûr d'être aimé et chéri de tous.

DONA CONSTANCE.

En nous flattant d'être aimé et honoré pour nos richesses, nous suivrions le torrent, et nous nous dispenserions peut-être de nous décorer de vertu.

D. SOROGOUD.

Beaux sentimens que vous étalez en vain. Il n'est aucun raisonnement qui puisse me faire changer ; disposez-vous à m'obéir sur-le-champ, ou il n'est rien que vous ne deviez attendre de ma colère : la mort pourroit être le châtiment que je te réserverois.

DONA CONSTANCE.

Est-il possible que le refus d'être ingrate et parjure m'attire votre colère au point d'être mon bourreau vous-même ? Oui, vous me feriez un crime de l'infidélité dont vous me faites une loi. Il m'est affreux de vous déplaire, mais il me seroit bien plus affreux encore de vous obéir ; ne me réduisez point à cette extrémité, ayez pitié d'une fille que votre haine accable, et qui, tout en vous irritant, se croit digne de votre pitié

D. SOROGOUD.

D. SOROGOUD.

Vas-t-en, fille indigne de moi, je ne veux plus souffrir tes outrages ni ta présence. Malheur à ceux qui t'ont rendue rebelle à mes volontés! tu périras dans les tourmens les plus horribles. Allez.

DONA CONSTANCE.

Grand Dieu! secourez-moi. (*Elle sort*).

SCENE V.

D. SOROGOUD, *seul.*

O rage! ô désespoir! je verrai tout soumis à ma puissance excepté celle sur laquelle j'ai le plus de droit; non, je ne me rendrai pas. Tremble, ingrate! mais n'accuse que toi. Ton perfide amant n'échappera pas non plus à ma vengeance. Je vais mettre tout en usage pour m'assurer de lui; je veux que sa tête soit le prix de sa témérité. Je ne puis être heureux qu'à force de sang: eh bien! j'en répandrai. Il ne sera pas dit que l'on m'aura bravé. Un homme aussi puissant que moi recherche mon alliance, et je serois forcé de le refuser, de me voir humilié, de rallumer la haine des deux familles; non. Je la traînerai moi-même à l'autel, que son cœur parle ou non, il n'en faudra pas moins que sa bouche prononce le serment solemnel; mes volontés n'en seront pas moins exécutées. Don Sanche ensuite usera de ses droits, il ne m'accusera pas de faiblesse; je n'ai point à combattre l'amour filial, il n'a aucun droit sur mon cœur.

SCENE VI.

D. SOROGOUD, D. SANCHE.

D. SANCHE.

SEIGNEUR, ce n'est pas sans regret que je me présente devant vous, pour vous faire part de la résolution que j'ai prise d'abandonner ces lieux.

D. SOROGOUD.

Comment! que voulez-vous dire? ma fille n'a point fait d'impression sur votre cœur?

D. SANCHE.

Vous me faites injure. L'adorable dona Constance réunit toutes les qualités; la voir, l'aimer, ne sont que l'effet du moment. Toutes les graces réunies accompagnent ses pas, mais son cœur n'est point disposé à recevoir avantageusement le don de ma main; il en coûtera cher à mon cœur, je le sens. La nature fait pancher la balance pour un objet plutôt que pour un autre. L'on n'est pas maître d'obéir aux ordres de ceux à qui l'on doit des égards; et je regarde comme une sorte d'injustice, de forcer un cœur à donner contre son inclination. Je trouverois même fort téméraire celui qui, instruit de motif

aussi puissant, persisteroit dans la résolution qu'il auroit prise de former des nœuds qui, selon les circonstances, deviendroient fatals à l'un comme à l'autre.

D. SOROGOUD.

Mon cher don Sanche, je ne vous entends pas; on ne doit pas toujours consulter son cœur quand il s'agit d'intérêt général, la raison doit seule nous guider.

D. SANCHE.

Chacun dans ce qu'il entreprend trouve qu'il a raison, soit faute d'expérience ou de réflexion. Il cause souvent son malheur à lui-même, et les suites lui font connoître qu'il a eu tort de ne pas consulter l'objet qui étoit le principal but d'où dépendoit sa félicité. Souffrez donc que je vous rende votre parole, et que je retire la mienne.

D. SOROGOUD

Non, je ne le souffrirai pas; ma fille consentira à votre alliance, ou je lui ferai voir qu'on ne me brave pas impunément; et vous regarderiez comme un affront fait à votre maison, si j'avois la faiblesse de consentir à votre départ. Vous m'avez fait connoître que votre repos seroit troublé si vous ne possédiez ma fille, le mien dépend de cette alliance; et un enfant ne doit jamais être rebelle à la volonté d'un père. Le temps vaincra cette antipathie; l'habitude de se voir amène insensiblement le cœur, si ce n'est à l'amour, au moins c'est à l'amitié et à la reconnoissance.

D. SANCHE.

Seigneur, vous persisteriez en vain. Ma gloire exige que je reçoive de la bouche de votre aimable fille l'aveu sincère qu'elle n'obéira pas à votre volonté avec répugnance, sans quoi je suis déterminé à la laisser jouir de sa liberté, et ne troublerai point son repos par ma présence.

D. SOROGOUD.

Don Sanche, votre résolution pourroit allumer ma colère. Vous devez savoir que mon autorité suprême et mon orgueil se trouveroient offensés, si j'éprouvois la moindre résistance dans ma volonté. Vous aviez accepté la main de ma fille, aucun motif ne peut vous obliger de la refuser; ou je le regarderois comme l'outrage le plus sanglant, et rien ne pourra m'empêcher d'en tirer vengeance.

D. SANCHE.

Seigneur, je serois au désespoir d'allumer contre moi votre courroux: croyez que je me suis fait violence pour vous faire part du dessein que j'avois formé d'abandonner ces lieux; que l'aimable dona Constance aura toujours mon estime, que mon cœur est épris de ses charmes, que je mourrai désespéré de n'avoir pu captiver sa bienveillance; mais je porte en moi les

sentimens de générosité. Toute ame honnête doit avoir pour but de sacrifier son repos même, pour ne point affliger celle qu'il adore. J'aime mieux vivre éloigné de dona Constance, que de la voir gémir, pleurer et peut-être maudire le jour qui la vit naître, et celui où elle aura été forcée de prononcer le serment de m'être fidelle; non, je ne vois rien de plus affreux que de se voir obligé de passer dans la tristesse des jours qui ne semblent être faits que pour le bonheur. Je ne pourrois sans frémir voir couler les larmes de la beauté.

D. SOROGOUD.

Les larmes d'une femme ne doivent pas prendre sur nous un empire si puissant; l'homme doit conserver sa dignité. L'Être qui créa l'univers, la fit pour être sa compagne, cela est vrai; mais pour être soumis en tout à ses volontés.

D. SANCHE.

Chacun a sa manière de voir selon sa façon de penser. La mienne est que la femme doit être chérie, adorée, respectée; c'est dans son sein que l'homme trouve un consolateur dans ses peines; c'est d'elle qu'il emprunte cette force de caractère qui lui fait supporter les siennes avec plus de courage lorsqu'il pense qu'il en sera consolé dans les bras de ce sexe aimable. Ainsi, souffrez que des motifs aussi puissans me privent du bonheur de vous appartenir; que les liens de l'amitié ne soient point troublés entre nos deux familles. Les peuples que nous gouvernons ne doivent entrer pour rien dans une cause qui n'intéresse que nous particulièrement; c'est ce que j'attends de votre devoir et de votre justice.

D. SOROGOUD.

Don Sanche, apprenez que je sais connoître mes devoirs, que je ne prends conseils de personne pour me conduire. Votre refus cache des motifs que vous ne voulez point me faire connoître, et je sens trop le mépris que vous me portez. Si vous êtes gouverneur de l'audience de Quito, moi, je suis gouverneur de l'audience de Lima; et ma qualité ne cède en rien à la vôtre. Je suis affermi dans mes droits depuis vingt-cinq ans, et vous ne l'êtes que depuis la mort de votre père. Je saurai vous forcer de me faire raison de votre refus.

D. SANCHE.

Votre courroux s'allume sans raisons suffisantes qui puissent le provoquer. Je me retire, en vous conjurant de croire qu'il n'y a point d'autre motif que la délicatesse de mes sentimens, qui me force à ne point consentir aux propositions avantageuses que vous m'aviez faites.

SCENE VII.

DON SOROGOUD, *seul.*

Il me quitte en m'assurant que la délicatesse de ses sent
mens l'empêche de recevoir la main de ma fille ; mais il cach
intérieurement son ressentiment. C'est le coup le plus cru
que l'on puisse porter à ma fierté. Mais pour cet instant, c'e
sur la rebelle à mes ordres que doit tomber mon courrou
Les châtimens les plus terribles seront le prix de sa désobé
sance. Elle réparera ses torts ou elle subira tout ce que la ve
geance me suggérera pour la faire consentir à mes desseins
la forcer à rappeler don Sanche ; dût-elle tomber à ses pie
pour le fléchir et le conjurer d'oublier qu'elle a pu balancer u
seul instant de lui donner la main ; il est sensible aux larm
d'une femme. Pour en venir à mon but, je lui en ferai répandr
si ce n'est pas d'amour, ce sera de désespoir. Je sens d'avan
le plaisir que je vais goûter. Mendoce... Mendoce!

SCENE VIII.

DON SOROGOUD, MENDOCE.

MENDOCE.

Me voilà, puissant seigneur.

D. SOROGOUD.

Ecoute : je vais te confier un secret dont tu me répondr
sur ta tête.

MENDOCE.

Vous mettez à votre confidence un prix bien haut.

D. SOROGOUD.

Elle dépend du repos de ma vie.

MENDOCE.

Vous avez raison de la conserver ; mais je dois me trouv
bien malheureux que ce soit aux dépens de la mienne.

D. SOROGOUD.

La tienne dépend de ton obéissance.

MENDOCE.

Vous me payez pour vous servir, et vous avez la liberté
me confier vos secrets ; mais cela ne doit point vous oblig
de faire dépendre ma vie de la confiance que vous avez en mo
quant à l'obéissance, c'est mon devoir qui me la commande.

D. SOROGOUD.

C'est parce que depuis vingt ans tu as bien rempli tes d
voirs que je veux te faire connoître que je t'estime au point
te confier ce secret que tout le monde ignore. Dona Constan
n'est point ma fille ; j'avois le dessein de l'unir à don Sanch
elle refuse de suivre ma volonté. Il est indispensable que
forme cette alliance qui m'assurera entièrement la possessi
de mon gouvernement. Don Sanche a des droits pour le réc
mer ; ces droits deviennent nuls après cette union. Pour ven

au but que je me propose, j'ai résolu d'enfermer dona Constance dans les souterreins de mon palais; je la confie à tes soins. Je vais mettre entre tes mains des clefs qui n'ont jamais été que dans les miennes. J'espère, en prenant cette mesure, la faire décider à m'obéir

MENDOCE.

Vous me chargez d'un emploi bien pénible pour un cœur sensible.

D. SOROGOUD.

Toi, sensible! Les qualités de l'homme sont d'être ferme dans sa résolution, invariable dans sa volonté.

MENDOCE.

Notre première qualité c'est celle d'homme, mais notre premier devoir c'est celui d'être humain.

D. SOROGOUD.

Mon cher Mendoce, tu es bien caustique. Songes donc qu'il est au-dessus de ton état de réfléchir.

MENDOCE.

L'homme dans tous les états est susceptible de sentimens; mais la différence, c'est que les malheureux sont plus enclins au bien, et les riches au mal.

D. SOROGOUD.

Tu fais des épigrammes, prends garde qu'elles ne m'irritent. Tu sais que mon caractere est de ne point souffrir des familiarités déplacées.

MENDOCE.

Mon intention n'est point de vous déplaire. Je parle au général. Je sais que je suis trop franc; mais si les hommes étoient plus justes, ils ne s'attireroient point de tels reproches.

D. SOROGOUD.

Ce sont de pareils sentimens qui t'ont fait rester dans la classe ignorée, car tu montres assez d'esprit pour n'être point esclave.

MENDOCE.

Dans mon état je me trouve moins esclave que celui qui commande et qui craint toujours qu'on ne lui obéisse pas.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, D. ANTONIO.

D. ANTONIO.

SEIGNEUR, je crois votre présence nécessaire. Votre fille a perdu tout-à-coup cette douceur qui la faisoit admirer de tout le monde. Elle est devenue un lion furieux; elle maudit le jour qui l'a vu naître; elle lance des imprécations contre toute la nature. J'ai employé la prière; je lui ai représenté que c'étoit s'égarer du sentier de la vertu que de s'abandonner à la colère, je n'ai rien pu gagner sur son esprit.

D. SOROGOUD.

Je vais bientôt appaiser cet emportement. Viens, Mendoce,

je vais t'instruire de ce que je prétends que tu fasses. Vous, don Antonio, secondez-moi dans tout ceci. Que ma garde s'empare à l'instant de la rebelle, et faites-là conduire dans le lieu que j'ai indiqué à Mendoce; je vais lui remettre les clefs. Qu'elle tremble! je sens le desir de la vengeance s'allumer dans mon cœur; et malheur à celui qui ne suivroit pas mes ordres!

Fin du deuxième Acte.

ACTE TROISIEME.

Le Théâtre représente l'interieur d'une prison partagée en deux, faisant double scène. Il y a une porte qui communique d'un endroit dans l'autre.

SCENE PREMIERE.

DONA MORELLI, | DONA CONSTANCE, *abattue.*

DONA MORELLI.

O source intarissable de maux! Est-il rien de plus cruel que l'incertitude de mon sort? Combien de fois le soleil s'est-il montré sur la terre depuis que je suis enfermée dans cette affreuse solitude? Cet astre formé pour vivifier tous les êtres et répandre sa chaleur bienfaisante ne m'est point apparu depuis nombre d'années. Je suis donc privée pour toujours de sa lumière? Battue sans cesse par les vagues de l'espérance et de la crainte, je suis plongée dans un tourment perpétuel; le courage n'a plus d'empire sur mes sens abattus. La résolution même d'être malheureuse n'a point de terme à se fixer; il n'y a que la mort qui puisse y mettre fin. Quand viendra-t-on me ravir les faibles restes de mon existence? (*On descend le panier par le ceintre*). Voici que l'on m'envoie de quoi prolonger mes peines.... Au lieu de la vie, donnez-moi plutôt la mort.... Malgré la résolution que j'ai prise de ne point toucher à ces alimens, la nature me force encore d'y avoir recours. La faiblesse humaine nous empêche de cesser de vivre pour mettre fin à nos maux. (*Elle mange un peu*).

DONA CONSTANCE.

Où suis-je? mon sang est glacé dans mes veines; je respire à peine. Dieu! donnez-moi la force de supporter avec courage des peines aussi accablantes. Oh! mon père! qu'avez-vous fait? que vous avois-je fait moi-même? Pourquoi me séparer de vous? Pourquoi m'ensevelir vivante? me séparer pour jamais de mon amant!... Il avoit pour vous une vénération si tendre! Vous nous auriez vu auprès de vous partager le devoir de vous rendre heureux; élever nos enfans

pour vous chérir, vous aimer. Hélas! que dis-je? jamais le nom de mère, ce nom si cher et si sacré n'a fait tressaillir mon cœur; ce cœur ne s'est jamais ouvert aux sentimens les plus tendres de la nature; jamais je n'ai eu le bonheur de me voir presser sur son sein. Je n'ai connu que mon père, je ne ne vivois que pour lui, et il devient mon bourreau.

DONA MORELLI.

Dieu puissant! je te remercie,
je n'ai recours qu'en ta providence. Toi seul m'a donné l'existence, pourquoi as-tu permis qu'un monstre m'ait ravi la lumière?

DONA CONSTANCE.

Me voilà donc condamnée à rester dans ce souterrein jusqu'à ce qu'il plaise à la volonté de mon père de m'en tirer! Ah! don Juan! moitié de moi-même, tu étois bien éloigné de penser que mon amour m'auroit privé de toi pour toujours.

DONA MORELLI.

Je me sens accablée. Le peu
de nourriture que je viens de prendre, répand sur mes sens un adoucissement qui ne m'est pas ordinaire. Je succombe; oh! mon Dieu! prends pitié de mon sort! que ce sommeil soit pour moi celui de la mort. (*Elle s'endort*).

SCENE II.

DONA MORELLI, *endormie.*

DONA CONSTANCE, *accablée*, D. SOROGOUD, MENDOCE, *portant une coupe et une lanterne*

D. SOROGOUD.

Vous me voyez pour la dernière fois. Il est encore en votre pouvoir de retrouver votre liberté en consentant d'épouser don Sanche.

DONA CONSTANCE.

Mon père, n'insistez pas davantage pour me faire consentir à une union qui ne peut se former sans faire mon malheur: d'ailleurs, don Sanche vous a rendu votre parole.

D. SOROGOUD.

Ce sont vos mépris qui l'ont porté à cette extrêmité; mais je saurai bien la lui faire tenir. Il y va de ma gloire et des peuples que je gouverne. Il est de mon devoir de les rendre heureux.

DONA CONSTANCE.

Hélas! il n'est qu'un moyen de les rendre heureux, c'est de ne laisser à personne le droit de les opprimer.

D. SOROGOUD.

Je crois que votre audace vous

porte à me faire des leçons ? Songez seulement à m'obéir. N'allumez point mon courroux, ou vous ne pourriez échapper au sort que je vous réserve.

DONA CONSTANCE.

Mon sort sera des plus doux si vous me privez de la vie, puisqu'il est impossible de vous fléchir. Père injuste ! vous voulez donc ma honte ou ma perte ? vous voulez me punir d'être vertueuse.

D. SOROGOUD.

Vous voulez vous couvrir du masque de la vertu pour autoriser votre désobéissance.

DONA CONSTANCE.

La nature et l'amour m'en font un devoir. Je ne prétends point appaiser votre courroux ; voilà mon sein, frappez, vengez-vous ; mais songez que la vengeance est insensée, qu'au malheur elle joint le crime et ne soulage que le méchant.

D. SOROGOUD.

Tu joins l'insulte à la désobéissance, il n'est rien qui me retienne : l'opprobre et la mort seront le prix de ta fausse vertu.

Ici dona Morelli est frappée du bruit, et elle écoute.

D. SOROGOUD.

Je n'ai point de juge que ma volonté suprême. J'ai bien voulu différer jusqu'à ce moment de vous faire connoître le châtiment qui vous étoit réservé ; le voilà... (*Il lui montre la coupe*). Ce breuvage est le dernier de votre vie. Cependant, je vous laisse encore deux heures pour réfléchir. Mendoce viendra savoir si vous êtes dans la résolution de consentir à l'union de don Sanche, sinon, il n'y a rien qui puisse vous soustraire à ma colère. (*Il sort avec Mendoce*).

SCENE III.

DONA MORELLI, | DONA CONSTANCE, *regardant la coupe.*

VOILA donc le terme de mes maux.

DONA MORELLI.

Quel son viens-je d'entendre à travers cette muraille ? Depuis que je suis dans ce souterrein, rien de semblable n'a frappé mon oreille. Serois-je entourée de quelques malheureux comme moi ?

DONA CONSTANCE.

Devois-je m'attendre d'avoir un sort aussi cruel ? Voilà donc le prix de mon tendre amour ; et c'est un père qui me traite aussi cruellement. Il n'est point de tyran qui ne soit attendri par les pleurs de ses enfans. L'amour paternel a des droits sur le plus farouche ; c'est le dernier

endroit sensible par où leur ame s'endurcit, et le mien n'éprouve aucun sentiment naturel.

DONA MORELLI, *écoutant.*

Je n'entends plus rien; cependant je ne crois pas m'être trompée. Frappons: l'écho est plus sensible dans le silence; peut-être me répondra-t-on. (*Elle frappe au mur avec une pierre*).

DONA CONSTANCE.

Quel bruit se fait entendre!.... Il retentit de ces voûtes un son qui me semble être communiqué de très-près. Répondons par le même signal. (*Elle frappe*).

DONA MORELLI.

Je ne me suis point trompée. Je ne suis pas la seule malheureuse; peut-être est-ce une nouvelle victime. (*Elle frappe encore*).

DONA CONSTANCE.

Le bruit redouble.... l'on a entendu les coups que j'ai frappés à cette muraille. Je ne suis point seule ici, et il m'est impossible de communiquer avec l'être qui respire auprès de moi... Que dis-je? peut-être est-ce un criminel. Me voilà donc réduite à desirer la compagnie des scélérats. Etoit-ce là le sort qui m'étoit réservé?

SCENE IV.

DONA MORELLI, | DONA CONSTANCE, MENDOCE, *toujours avec une lanterne.*

DONA CONSTANCE.

Mon cher Mendoce, dis-moi dans quels lieux je suis?

MENDOCE.

Il me seroit bien impossible de vous le dire. Depuis que je suis au service de votre père, je n'ai jamais pénétré dans cet endroit; ce n'est que d'aujourd'hui que je suis possesseur de ces clefs.

DONA CONSTANCE.

Je viens d'entendre frapper près de ce mur; j'ai frappé de même, l'on m'a répondu, et sans doute ce lieu est habité. Tiens, écoute: (*Elle frappe.*).

DONA MORELLI.

L'on frappe encore. Cette étroite liaison paroît flatter celui qui gémit sans doute d'un sort aussi cruel que le mien. Il faut lui répondre. Ne lui refusons pas la consolation de savoir qu'il n'est pas le seul malheureux. (*Elle frappe*).

DONA CONSTANCE.

Tu entends?

MENDOCE.

Je n'en puis plus douter, ce lieu est habité ; ceci me donne des soupçons. Depuis long-temps je suis chargé d'une mission importante qui est de fournir les alimens à une victime que je ne connois point. Si dans ces clefs il s'en trouvoit une dont nous puissions faire usage pour ouvrir cette porte; essayons. (*Il essaie d'ouvrir et il y parvient. Il entre avec dona Constance du côté où est dona Morelli*).

DONA MORELLI.

Dieu! quel bruit se fait entendre! l'on approche. Ah! m'apportez-vous la mort?

DONA CONSTANCE.

C'est une femme!

DONA MORELLI.

Je me meurs!...

MENDOCE, *la soutient.*

Elle se trouve mal.

DONA MORELLI.

Je ne puis revenir de ma surprise. Ange consolateur! que votre vue fait d'impression sur mes sens!

MENDOCE.

Qui vous retient ici?

DONA MORELLI.

Hélas! le plus cruel de tous les tyrans. Je ne recevois depuis un long espace de temps des alimens que par cette voûte.

MENDOCE.

Que je suis heureux! c'est moi qui vous les procurois depuis vingt ans.

DONA CONSTANCE.

Quel est le crime qui a fait tomber sur vous un châtiment aussi terrible?

DONA MORELLI.

Je n'en connois point d'autre que d'avoir été insensible à l'amour d'un vil assassin.

DONA CONSTANCE.

Vos malheurs ont du rapport avec les miens. Si je ne craignois que mon tyran ne vienne nous surprendre, je vous prierois de me les raconter.

MENDOCE.

Ne craignez rien, il est parti pour la chasse. Le plaisir d'un tyran, après avoir tourmenté les humains, est d'aller donner la mort aux paisibles habitans des forêts, tant ils sont avides de sang; ils n'ont d'autres jouissances que de le voir couler; ce qui révolte la nature est pour eux la plus grande satisfaction. Ainsi, vous pouvez sans crainte d'être surprise, soulager vos maux en vous les racontant. Moi, je vous laisse afin que personne ne prenne de soupçon. Soyez persuadées que je ne vous abandonnerai point. Vous êtes malheureuses, c'est un titre pour que je fasse mes efforts afin de vous être utile.

SCENE V.

DONA CONSTANCE, DONA MORELLI.

DONA CONSTANCE.

MADAME, daignez me faire part de vos malheurs.

DONA MORELLI.

Sachez donc que j'appartiens à une des meilleures maisons de Madrid. Le roi d'Espagne, s'intéressant à mon sort, me fit épouser un gentilhomme de sa cour, auquel il donna un emploi honorable, qui étoit de commander les troupes qu'il entretient dans ses îles. Aussitôt après nous nous embarquâmes pour Lima. Le devoir de mon époux étoit de faire part de son pouvoir et des ordres dont il étoit chargé pour le gouverneur. A la première entrevue, don Sorogoud osa me déclarer que j'avois fait impression sur son cœur, qu'il ressentoit pour moi l'amour le plus violent. Mon premier mouvement fut celui de l'indignation; il me menaça de se venger de l'outrage que je lui faisois, et il ne tarda pas d'effectuer sa menace en faisant assassiner mon époux; il m'enleva ensuite et me fit conduire dans son palais, où quatre mois après je mis au monde une fille qu'il fit élever comme son propre enfant. Il me proposa de me donner une main teinte du sang de mon époux. Mon refus l'irrita au point de me faire conduire dans ce souterrein, où depuis un temps dont j'ignore la durée, je suis privée de la lumière.

DONA CONSTANCE.

Ah! mon cœur me dit qu'en vous nommant vous me privez d'un père, mais que je retrouve une mère.

DONA MORELLI.

Seroit-il possible? quoi! vous seriez ma fille?

DONA CONSTANCE.

Je n'en puis douter, je le sens au transport que j'éprouve, tant les liens du sang ont de force sur tout ce qui respire.

DONA MORELLI.

Ma chère fille, je puis donc avant de mourir te serrer dans mes bras. (*Elles se pressent l'une contre l'autre*).

DONA CONSTANCE.

Je jouis pour la première fois de ce bonheur, mais il ne sera pas de longue durée.

DONA MORELLI.

Explique-toi, ma chère fille?

DONA CONSTANCE.

Hélas! il n'est que trop vrai, je suis condamnée à perdre la vie. Le breuvage mortel m'attend, et il faut que je subisse mon sort. Je ne vous ai retrouvée que pour vous dire un éternel adieu. Un amour malheureux ou plutôt l'ambition de don Sorogoud est aujourd'hui la cause de tous mes maux. L'instant fatal approche où il faut nous séparer. Je n'ai point d'autre

choix que celui de descendre dans la tombe ou de donner ma main à celui qui ne possède point mon cœur. J'y suis encore déterminée plus que jamais ; pourrois-je vivre et vous savoir dans les fers ? DONA MORELLI.

Je ne serai point long-temps sans te joindre au séjour des morts. Ma santé affaiblie par une longue suite de captivité, ainsi que ce dernier coup, me délivreront sous peu du fardeau de la vie. Viens, ma chère fille, mourons ensemble ; affranchissons-nous d'un tyran, c'est lui causer la plus grande peine que de lui ôter les moyens de repaître ses yeux des supplices qu'il fait endurer.

DONA CONSTANCE.

Votre résolution est bien le sentiment de la vertu ; oui, la mort est préférable au supplice de se voir en butte à la persécution d'un homme qui ne respire que pour tyranniser et jouir des maux dont il accable l'espèce humaine. (*Elles passent dans l'autre scène et prend-la coupe*). La voilà la coupe funeste qui contient notre destinée. Faut-il n'avoir vécu que pour éprouver un sort aussi rigoureux !

DONA MORELLI.

Allons, ma fille, armons-nous de courage. Le monde n'est que passager, et l'on n'a que trop vécu lorsque le malheur accompagne nos pas. Partageons le breuvage, qu'il porte dans nos veines la fin de tous nos tourmens.

DONA CONSTANCE.

Ma mère, je crains que nous ne commettions une grande imprudence ; la quantité ne sera pas suffisante pour nous donner la mort à toutes deux.

DONA MORELLI.

Désabuse-toi, tu ne connois pas encore le cœur de celui qui commet le crime. Il aime mieux frapper deux fois que de manquer sa victime. Sois sûre que la quantité n'aura point été épargnée, et qu'au contraire la mesure est plus que doublée.

DONA CONSTANCE.

Oui, ma mère, la coupe est pleine. Ma tremblante main n'approche qu'avec peine de ce vase dont la liqueur qu'il contient doit porter la mort à deux infortunées.

DONA MORELLI.

Allons, ma fille, arme-toi de résolution. Il faut savoir souffrir un instant pour éviter de plus grands maux ; suis mon exemple. (*Elle boit*).

DONA CONSTANCE.

Dieu ! ma mère ; je ne vous ai donc retrouvée que pour vous ensevelir moi-même dans la nuit des tombeaux !

DONA MORELLI.

C'en est fait, le baume consolateur coule dans mes veines.

Je suis pour toujours affranchie des peines que la vie entraîne avec elle. Ma plus grande satisfaction est de savoir que ma conscience est pure, et que je puis mourir sans remords.

DONA CONSTANCE.

Ma mère, je ne vous survivrai pas; j'ai même trop tardée. C'est moi qui aurois dû vous donner la première marque de courage. (*Elle boit*).

DONA MORELLI.

Divine enfant! faut-il que tant de vertus soient victimes de la férocité d'un monstre dont la plus grande jouissance est de répandre le sang innocent!

DONA CONSTANCE.

Ma mère, pour la dernière fois, recevez dans vos bras votre malheureuse fille.

DONA MORELLI.

Dieu puissant! reçois nos derniers soupirs. Entends la prière d'une mère qui te demande pour grace d'être la dernière victime du monstre qui causa notre malheur! Que ta foudre vengeresse lui fasse sentir les coups de ta justice!

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, D. SANCHE, MENDOCE.

D. SANCHE.

MADAME, pardonnez si je viens vous prier de m'accorder votre confiance; votre rigueur ne peut éteindre en moi les sentimens de générosité.

DONA CONSTANCE.

Don Sanche, venez-vous insulter à mon malheur? Laissez mourir en paix une infortunée dont le seul crime est de n'avoir point été parjure à la foi promise.

D. SANCHE.

Madame, daignez me rendre plus de justice; je viens pour vous sauver; votre cause est la mienne. Je ferai pour vous tout ce que l'on peut attendre du zèle d'un ami. Vous êtes armée de constance, et moi, de résolution; oui, je prétends vous sauver ou périr en défendant la vertu. Je vais vous conduire moi-même à cet heureux amant; je veux jouir du moment où il viendra se précipiter dans vos bras; je veux vous voir le combler de vos plus touchantes caresses; je verrai votre cœur palpiter, vos yeux répandre les larmes de la joie; oui, je vous le rendrai cet heureux amant: goûtez d'avance les délices d'une réunion qui sera mon ouvrage.

DONA CONSTANCE.

Pardonnez, don Sanche, si je vous ai mal connu... Ah! ma mère, qu'ai-je fait? qu'avons-nous fait?

D. SANCHE.

Votre mère!.. Pardonnez, madame... j'ignorois que dona Constance vous eût pour mère! Je suis cependant surpris....

DONA MORELLI.

Vous avez tout sujet de l'être.

D. SANCHE.

Il me paroît que vous avez été victime de la férocité de don Sorogoud; mais tous vos maux vont finir: daignez me suivre.

DONA CONSTANCE.

Oui, ils ne tarderont pas à finir, et ma mort, ainsi que celle de ma mère, vont y mettre un terme.

D. SANCHE.

Ecartez ces images.

DONA CONSTANCE.

Il n'est plus temps. Cette coupe remplie d'un breuvage mortel, vient de décider de notre sort.

D. SANCHE.

Ciel! qu'avez-vous fait?

DONA MORELLI.

Nous avons rempli notre destinée.

MENDOCE.

Rassurez-vous. Accoutumé malgré moi à servir d'instrument au crime, je me suis fait une habitude de tromper pour détourner le malheur qui menaçoit souvent des infortunés; me doutant bien que cette coupe ne pouvoit contenir que quelques liqueurs malfaisantes, je l'ai vuidée et remplie d'une autre qui ne peut que vous fortifier sans vous causer le moindre mal.

DONA CONSTANCE.

N'est-ce point un songe? Ah! mon cher Mendoce! comment reconnoître un tel service?

MENDOCE.

Les ames sensibles trouvent leur salaire dans le souvenir du bien qu'ils ont fait. Mais ne restez pas plus long-temps en ces lieux, suivez votre libérateur.

DONA CONSTANCE.

Oh! ma mère, quel jour heureux va luire pour moi! Don Sanche, je ne puis vous exprimer à quel point je suis confuse d'avoir méconnu votre générosité. Je mets entre vos mains mon sort et celui de ma mère.

D. SANCHE.

Mes procédés vous feront voir que je connois les devoirs de l'honneur et de l'amitié.

Fin du troisième Acte.

ACTE QUATRIEME.

Le Théâtre représente une place publique ; au milieu, un échafaud pour trancher la tête.

SCENE PREMIERE.

D. SOROGOUD, D. ANTONIO.

D. SOROGOUD.

Eh bien ! mon cher don Antonio, suis-je assez malheureux de m'être confié à Mendoce ; cet esclave qui m'a été fidèle pendant plus de vingt ans, par la trahison, vient de renverser tous mes projets. Mais je déploierai toute ma sévérité pour faire respecter mon pouvoir.

D. ANTONIO.

Mais, seigneur, permettez-moi de vous demander quel fruit vous prétendiez recueillir de la captivité de cette femme ?

D. SOROGOUD.

La forcer de me donner la main, ou la faire périr dans les tourmens.

D. ANTONIO.

Par la douceur, vous seriez plutôt parvenu à vous en faire aimer. Ce sexe ne demande point la rigueur, elle ne fait qu'augmenter sa haine. Il falloit, au contraire, flatter ses goûts, tâcher de prévenir ses desirs.

DON SOROGOUD.

Tous les siens étoient de s'éloigner de moi. Chaque fois que je me présentois à sa vue, elle m'accabloit d'injures ; elle me reprochoit sans cesse la mort de son époux ; à chaque instant je craignois qu'elle ne m'échappât ; elle a tout tenté pour séduire mes gardes, afin de m'enlever sa fille et de s'éloigner de moi. Je ne vous cache point que j'en aurois perdu la vie. Je n'ai point trouvé de meilleur moyen pour m'assurer d'elle, que de la retenir dans les souterreins de mon palais ; d'élever sa fille comme si elle fût la mienne ; de lui laisser ignorer l'existence de sa mère, afin qu'elle soit soumise à mes volontés comme à son père. Mon intention, après son union avec don Sanche, étoit de lui faire connoître sa mère ; forcée par la reconnoissance qu'elle me devoit, j'ai pensé qu'elle auroit tâché de la faire consentir à me donner la main.

D. ANTONIO.

Je ne puis concevoir qu'étant épris si fortement d'amour pour cette femme, vous ayez pu la faire souffrir un temps aussi long ; n'avez-vous pas craint que cette captivité ne flétrît ses traits ? Vingt ans sans voir la lumière, dans l'humidité d'un cachot, altèrent furieusement la beauté, et le sentiment

de l'amour s'éteint à la vue d'un objet qui n'a plus les charmes qui nous avoient frappé. Quand l'amour a uni deux cœurs, l'habitude de se voir empêche que l'on ne s'apperçoive des changemens que le temps fait sur nous. L'amour disparoît et fait place à l'amitié dont le plaisir dure jusqu'au terme où la mort vient nous séparer; mais vous n'avez que le sentiment de l'amour.

D. SOROGOUD.

Vous vous trompez; l'amour en moi n'est pas un sentiment naturel, il est fureur, rage même. Je n'ai point voulu la voir pendant sa captivité, espérant que ses attraits s'effaceroient de mon imagination, mais ils sont restés gravés dans ma mémoire.

D. ANTONIO.

Cependant tout espoir est perdu pour vous, puisque vous avez ordonné son supplice.

D. SOROGOUD.

J'ose encore espérer; l'appareil du supplice peut faire impression sur son cœur. Je n'ai plus que ce seul moyen pour la fléchir. Je vais hâter le moment qui doit décider de son sort et du mien. Si elle est insensible, moi, je serai sans pitié; je me baignerai dans son sang pour assouvir ma rage. (*Il sort*).

SCENE II.

D. ANTONIO, *seul.*

QUEL homme cruel! est-il possible que la nature l'ait fait naître avec un caractère aussi atroce? Rien ne peut le calmer; aucuns raisonnemens ne peuvent lui faire comprendre qu'il est du devoir de tous les êtres existans d'être sensibles, doux et humains. O nature! que tu es bizarre dans tes dons! Tu donnes aux uns l'ambition de commander, aux autres celle d'acquérir des richesses. Cette passion malheureuse ne connoît point de bornes et conduit même au crime; ceux qui sont entraînés par le génie de la guerre deviennent sanguinaires, ne respirent que le carnage, sacrifient leur repos et ceux des familles pour couvrir la terre de corps morts, sans en tirer aucun avantage que l'exécration du genre humain. Voici don Juan. Que je plains cet aimable jeune homme!

SCENE III.

D. ANTONIO, D. JUAN.

D. JUAN.

SEIGNEUR, voyez un malheureux en proie aux plus mortels chagrins. Pouvez-vous concevoir la cruauté de don Sorogoud? Je suis privé pour jamais de posséder l'aimable dona Constance; vous savez bien quel sort il lui est réservé.

D. ANTONIO.

D. ANTONIO.

Je sais que don Sorogoud vous a défendu d'aspirer à sa main.

D. JUAN.

Il fait plus, il veut la faire périr sur cet échafaud, ainsi que don Sanche; ce généreux mortel qui a tout hasardé pour la soustraire au courroux de son père, a malheureusement succombé dans son entreprise. Dona Constance a retrouvé sa mère, mais c'est pour terminer ses jours d'une mort ignominieuse. L'innocence va donc subir le sort des criminels : je vais tout tenter pour la délivrer du malheur qui la menace. Comme pasteur, vous pouvez tout sur l'esprit des peuples, je me mets entre les bras de votre sagesse; faites-leur entrevoir qu'il y va du devoir de l'humanité de secourir les infortunés; de ne pas souffrir que le crime triomphe de la vertu. Si vous saviez à quel point don Sorogoud a porté la scélératesse, vous en frémiriez! Il a eu la barbarie d'entraîner l'époux de dona Morelli dans un piège qu'il lui a tendu; sous prétexte d'une partie de chasse, il l'égara dans la forêt et le poignarda lui-même pour lui enlever son épouse.

D. ANTONIO.

Dieu! quelle horreur! j'ai peine à vous croire! Don Sorogoud qui avoit l'air de me confier tous ses secrets, m'a caché une pareille perfidie. Je vois actuellement qu'il s'est familiarisé avec le crime au point de devenir insensible à tous les sentimens de la nature. Je vais entreprendre de faire cesser l'aveuglement dans lequel les peuples sont à son égard, et je n'épargnerai rien pour les engager à ne point souffrir qu'il consomme le plus horrible de tous les forfaits. (*Il sort.*)

SCENE III.

D. JUAN, *seul.*

Divine dona Constance, je me suis attaché à toi par un charme invincible! L'espérance de te posséder est donc perdue pour moi? Je ne jouirai plus du doux plaisir de te voir et de t'entendre! Je ne verrai plus cette belle bouche sourire pour prononcer avec un accent flatteur ce mot si doux: je vous aime. Je ne verrai plus ce sein s'agiter aux tendres sentimens de la nature! Hélas! tout en elle exprimoit l'émotion d'un cœur sensible et vertueux. Avec quel empressement elle refusa l'offre de don Sanche pour me conserver sa foi! L'impression de sa voix, qui a si bien le don de persuader, lui inspira le respect, et fit naître dans son cœur le desir de la servir. Cet homme généreux affrontat tous les périls pour me faire posséder un bien qui lui étoit destiné.

SCENE V.

D. JUAN, UN GARDE.

LE GARDE.

SEIGNEUR, don Antonio que je viens de rencontrer sur mes pas, m'a prié de vous dire qu'il avoit quelque chose de la plus grande importance à vous communiquer. Si vous daignez le rejoindre, il marche vers la place de l'université, où il doit vous attendre. D. JUAN.

Je te suis obligé de ton bon office; je reconnoîtrai tes soins, et je vais profiter de l'avis que tu me donnes. Puisse ce jour m'être favorable et faire luire pour moi un ciel plus serein!

SCENE VI.

LE GARDE, *seul.*

QUE d'évènemens dans une journée! Tout paroissoit tranquille ce matin: qui auroit dit que ce soir l'échafaud seroit dressé pour faire périr des innocens! Plus on réfléchit sur les vicissitudes de la vie, et plus l'on voit que l'on n'est pas sûr du temps que l'on peut avoir à vivre.

SCENE VII.

D. SOROGOUD, LE GARDE, DEUX GARDES muets.

D. SOROGOUD.

QUE faisois-tu sur cette place? A-t-on suivi mes ordres?

LE GARDE.

Oui, seigneur, ils vont paroître dans ce lieu, ainsi que Mendoce. D. SOROGOUD.

Ce vil esclave en qui j'avois mis toute ma confiance, me trahir avec autant de hardiesse! Il périra dans les plus cruels tourmens. Don Juan est-il arrêté?

LE GARDE.

Non, seigneur, l'on est à sa poursuite, et l'on ose espérer que dans peu il sera en votre pouvoir.

D. SOROGOUD.

Dans peu il sera en mon pouvoir! l'on a mis de la négligence dans l'exécution de mes volontés. Je prétends qu'il me soit amené dans deux heures, mort ou vif.

LE GARDE.

Vous serez obéi (*Il sort deux gardes*).

SCENE VIII.

D. SOROGOUD, DEUX GARDES.

D. SOROGOUD.

DONA Morelli, vous payerez cher votre indifférence... Je ne peux plus rien cacher... dona Constance sait que je ne suis point son père... le bruit en est répandu dans toute la ville...

la captivité de dona Morelli lui a gagné le cœur de tout le peuple... Les voilà bien ces hommes sans caractère; ils s'appitoient sur le sort d'un être que même ils ne connoissent point. Il est malheureux, disent-ils, il a des droits à notre compassion. Je suis obligé d'employer la force pour comprimer ces élans, sans quoi mon autorité seroit perdue... Ils ont beau me demander grace, la prière ni les pleurs ne font rien sur ma résolution; il n'y a que le sang qui puisse assouvir ma rage. J'en veux répandre des flots. Je veux que l'univers étonné apprenne que don Sorogoud a su ranger à son obéissance tous ceux qui ont été assez téméraires pour se refuser à sa volonté. Qu'auroit-il servi à Pizaro de faire la conquête du Nouveau-Monde, de lui avoir appris à vivre en société, si nous, qui sommes ses successeurs, ne faisions point respecter notre autorité?... nous les verrions bientôt retomber dans l'ignorance et la stupidité... Voici que l'on amène les coupables; ma jouissance commence en même temps que ma vengeance.

SCENE IX.

D. SOROGOUD, D. SANCHE, DONA CONSTANCE, DONA MORELLI, MENDOCE. (*Quatre gardes marchent devant, ensuite le bourreau et quatre gardes derrière*).

D. SOROGOUD.

APPROCHEZ, madame, et venez vous humilier devant votre maître. Vous allez apprendre ce que peut l'amour outragé. J'ai tout fait pour captiver votre cœur, vous m'avez couvert d'un souverain mépris; la mort sera le prix de votre indifférence.

DONA MORELLI.

Si j'ai mérité la mort pour n'avoir pas répondu à tes desirs, si la constance du cœur est un crime à tes yeux, prends ma vie; mais que t'a fait ma fille pour vouloir la lui ravir? Ne la prive pas du bien de son père que tu as fait lâchement assassiner; laisse à cette infortunée un pain arrosé de mon sang, et qu'elle mouillera de ses larmes.

DONA CONSTANCE.

Non, ma mère, la mort! oui, mille fois la mort plutôt que de vous survivre un seul instant! Don Sanche, je suis cause de la vôtre, daignez me pardonner.

D. SOROGOUD.

Quant à don Sanche, il ne doit point trouver grace devant moi.

D. SANCHE.

Je suis bien loin de réclamer ta grace; je ne crains point la mort, mais ton crime retombera sur toi comme un déluge avec la vengeance du ciel. Homme féroce! qu'au moins la beauté te désarme! Apprends à conquérir les cœurs sans les

opprimer: le plus sûr moyen de les gagner, c'est d'être juste et bienfaisant. Tu as été nommé pour gouverner une nation douce et sensible, tu la rendras aussi cruelle que toi... Quand ceux qui gouvernent sont dévorés de la soif du sang, ceux qui vivent sous leur domination deviennent sanguinaires. On les voit s'entr'égorger les uns et les autres, voilà le prix qu'ils recevront de ton exemple. Les peuples sont rarement bons quand le chef leur donne un autre exemple que celui des vertus. Mais, tremble! ton triomphe ne sera pas de longue durée.

D. SOROGOUD.

Je suis en sûreté; j'ai été trahi par mon esclave, mais j'ai une garde fidèle.

D. SANCHE.

Le tyran s'entoure de gardes parce qu'il sait qu'il doit craindre que l'innocence opprimée ne sacrifie sa vie même pour se soustraire au joug qu'on lui impose, aimant mieux mourir que d'avoir sous les yeux les atrocités que tu commets pour satisfaire ton ambition. Tu ne choisis pas tes victimes, tu ne veux que du sang; mais plus tu en verses, plus tu gangrennes le tien. Un jour viendra que ton cœur te reprochera tous tes crimes; tu sentiras toute l'étendue de tes fautes; tu ne pourras les réparer, et le remords te suivra par-tout, par-tout tu seras en horreur à toi-même.

D. SOROGOUD.

J'ai vécu assez long-temps pour ne pas être intimidé ni pour que les discours d'un insensé fassent impression sur mon cœur.

DONA MORELLI.

Je le crois bien, il est fermé à tout les sentimens de la nature.

D. SOROGOUD.

Excepté à celui de l'amour que vous m'avez inspiré. Daignez vaincre votre répugnance, il n'y a point d'autre moyen de conserver vos jours, et si vous aimez la vie...

DONA MORELLI.

La vie! vous me l'avez rendue affreuse. Après m'avoir fait languir pendant vingt ans dans un souterrein...

D. SOROGOUD.

Croyez qu'il m'en a coûté pour déployer cette sévérité. Mais j'ose vous promettre que je ferai tous mes efforts pour vous faire oublier des maux que je vous ai fait souffrir malgré moi.

DONA MORELLI.

Cessez de vous montrer compâtissant après nombre d'assassinats que vous avez commis. Vous croyez surprendre la bonne-foi de ceux qui nous entourent en prenant le masque de l'hypocrisie. Tenez, regardez-le, il est encore teint de sang et haletant de rage; il sue le crime. O monstre! le ciel, le juste ciel ne laissera pas sans vengeance tant de forfaits. Je t'attends aux remords. Je vois l'orgueil, l'avarice, le parricide;

tous les crimes réunis allumer dans ton cœur une guerre éternelle et te déchirer les entrailles. Tel est le sort de tout ceux qui, comme toi, avide de sang, n'ont jamais été ému par les larmes de l'innocence et les cris de l'humanité. Retire-toi, infâme meurtrier! laisse-moi, laisse-moi mourir.

D. SOROGOUD.

Ainsi, rien ne peut vaincre votre résistance?

DONA CONSTANCE.

Tu nous mets dans la nécessité du choix entre le déshonneur et la mort; vas, il n'est point douteux! Ta barbarie m'a fait trouver une mère; elle nous a réunies par le malheur; notre amitié s'est accrue par tes persécutions, et nous mourrons satisfaites en te laissant en proie aux remords qui t'attendent.

D. SOROGOUD.

Ainsi, vous préférez la honte de l'échafaud à la douce satisfaction de suivre mes ordres?

D. SANCHE.

Le reproche et la honte du crime ne doit tomber que sur le criminel. Si le préjugé l'a étendu sur l'innocent, il est injuste, et tu ne dois pas l'être; mais tu es le plus barbare des tyrans. Contemples tes victimes, voilà la plus grande jouissance de ceux qui, comme toi, sont altéré de sang. Qu'as-tu à nous reprocher? d'être plus humains que toi; de ne vouloir que la justice. Vas, si tu trouves des rebelles à tes ordres, ce n'est que moi qui en suis l'auteur. Je n'ai pu voir gémir l'innocence sans lui prêter une main secourable. Le sort a trompé mes espérances. Nous sommes tombés en ton pouvoir, mais nous saurons braver la mort; nous mourrons sans remords. Heureux celui que l'innocence et la vertu accompagnent jusqu'au tombeau! Crains seulement qu'un jour tous tes crimes ne retombent sur toi.

D. SOROGOUD.

Je suis exempt de craintes, et rien ne peut me détourner de te faire subir le châtiment que tu as mérité. Tu viens dans l'étendue de mon gouvernement semer le germe de la désobéissance; j'ai fait tout pour faire consentir ma fille à te donner la main...

DONA CONSTANCE.

Ta fille! je ne la suis point; je rends grace au ciel de ce qu'il m'a fait naître pour te détester et non pour te respecter. Si tu m'as fait élever comme ta fille, tu avois des raisons particulières; c'étoit pour forcer ma mère à te donner la main: cette femme vertueuse a mieux aimé souffrir les tourmens les plus affreux, que de consentir à me donner pour père adoptif le meurtrier de celui à qui je dois le jour. Comment aurois-tu souffert notre vue? Chaque instant du jour t'auroit rappelé ton crime; tu nous aurois vues couvertes d'un sang qui t'auroit sans cesse reproché tes forfaits.

D. SOROGOUD.

Voilà bien le langage des ingrats. Votre devoir étoit de me respecter et de vous humilier devant moi.

DONA CONSTANCE.

Vous avez perdu tous les droits à ma reconnoissance. Les souffrances de ma mère s'élèvent dans mon cœur, et sont pour vous un reproche qui ne doit finir qu'avec ma vie.

DONA MORELLI.

Ma fille, console-toi, nous serons bientôt affranchies de l'horreur de le voir. Allons, tyran, assouvis ta rage; le bourreau attend tes ordres; mais au moins délivre ce malheureux dont le seul crime à tes yeux est d'avoir été compâtissant, d'avoir voulu t'épargner la honte des forfaits.

D. SOROGOUD.

Il subira le premier la peine qu'il a méritée.

MENDOCE.

J'ai servi la cause de l humanité; si c'est un crime, donne-moi la liberté, et je le commettrai encore.

D. SOROGOUD.

Tu as l'audace de vouloir me braver, au lieu d'implorer ma pitié?

MENDOCE.

Je suis plus juste que tes pareils; je ne puis te demander ce que tu n'as pas.

D. SOROGOUD.

Que peux-tu attendre de moi après m'avoir trahi?

MENDOCE.

Je ne veux de toi que la mort. Je serai dégagé du devoir de t'obéir; car les malheureux qui y sont obligés ne vivent que pour te détester.

D. SOROGOUD.

Que son insolence soit punie sur-le-champ, et qu'on lui fasse voler la tête.

(*On l'emmène; il monte sur l'échafaud, et il dit*):

MENDOCE.

Dieu puissant! tu connois mon innocence! que ta bonté me récompense selon le bien ou le mal que j'ai fait.

D. SOROGOUD, *au bourreau, qui lève la hache et hésite à frapper.*

Allons, frappes. Tu trembles, tà hache n'est point affermie dans ta main.

LES PRÉCÉDENS, D. JUAN. (*Il arrache la hache des mains du bourreau; il est accompagné d'une foule de peuple que la vue du gouverneur a interdit*).

D. JUAN.

ARRÊTEZ, respectez le sang innocent. Et toi, cruel, tes sens ne sont pas émus?

DONA CONSTANCE.

Dieu! don Juan!

D. JUAN.

Je viens pour vous sauver ou périr avec vous. Don Sanche, votre générosité me rend si confus, que j'ai perdu la force de vous témoigner le regret de ne point vous avoir prévenu; mais c'est à vous qu'appartenoit la gloire de sauver la vertu.

D. SANCHE.

J'ai succombé dans mon entreprise, et tous les moyens de vous servir me sont ôtés.

D. JUAN, *à Sorogoud.*

Crois-tu, cruel, que tes desseins s'accomplissent?

D. SOROGOUD.

Téméraire! tu oses venir mettre obstacle à mes ordres. Oublies-tu que d'un seul mot je puis punir ton audace? Toi, faible mortel, qu'oses-tu entreprendre?

D. JUAN.

Ne crois pas que ma faiblesse me fasse renoncer à l'espoir d'être utile à ces infortunés.

D. SOROGOUD.

Jeune homme, prends garde au danger qui te menace.

D. JUAN.

Il n'est point de danger au-dessus d'un courage animé par l'amour et par la vertu. Consens de lâcher tes victimes, ou tu apprendras ce que peut le désir de la vengeance.

D. SOROGOUD.

J'ai pitié de toi; ton arrogance pourroit te rendre la dupe de ton entreprise.

D. JUAN.

Je puis tout hasarder pour secourir les victimes de ta barbarie. Ma parole, ma foi, sont pour moi des liens plus forts que ne seroient des chaînes. Je puis tout braver, et même la mort. Vois comme son image est tranquille pour l'homme simple et doux qui se dit à lui-même: je n'ai jamais fait gémir l'innocent. Son sein renferme un cœur sensible, ses yeux n'ont jamais vu les larmes des malheureux sans être attendris; il a toujours tendu ses mains aux infortunés qu'il pouvoit secourir. Vas, monstre! retire-toi; vas mourir de remords de tous les maux que tu nous a faits.

D. SOROGOUD.

Gardes, que l'on s'empare de lui et qu'il subisse le même sort de mes victimes. (*Des gardes s'emparent de don Juan; le bourreau reprend la hache*).

DONA MORELLI.

O monstre! ce trait seul manquoit pour mettre le comble aux crimes les plus atroces qu'ait pu jamais commettre les plus infâmes tyrans!

DONA CONSTANCE.

Cruel! au moins respecte en nous les sentimens de la nature.

D. SOROGOUD.

Si c'est pour toi le malheur le plus effroyable d'avoir entraîné ton amant dans les fers, tombe à mes genoux pour fléchir ma colère, ou vous subirez tous deux le même sort.

DONA CONSTANCE.

Vas, quand je verrois sous mes yeux un brasier ardent, j'aimerois mieux m'y jetter vivante qu'aux pieds d'un homme que j'abhorre. (*Ici on tourne les portans tout doucement*).

D. SOROGOUD.

C'en est trop; soldats, qu'on exécute mes ordres!

D. SANCHE.

Arrêtez, soldats! je vous prends pour juges. Abandonnez-nous si nous sommes criminels; si nous sommes innocens, défendez-nous contre ce tyran. Ne servez point d'instrument pour commettre les plus grands crimes que jamais le soleil ait éclairé. Vous le voyez reculer d'horreur. (*Les soldats passent du côté des victimes*).

D. SOROGOUD.

Quoi, lâches! vous abandonnez votre maître?

D. SANCHE.

Tu les traites de lâches! vas, ce n'est pas le courage qui leur manque, c'est qu'ils ont horreur de soutenir une cause injuste. Vois combien ils sont au-dessus de toi; combien toi-même tu es lâche, vil et méchant. Apprends à rougir et à les imiter.

D. SOROGOUD.

(*Il se jette sur la hache du bourreau et va pour frapper don Sancho*).

Tu seras ma première victime.

(*La troupe de soldats qui étoit derrière passe devant. Le peuple tombe sur don Sorogoud, lui arrache la hache et veut le frapper. Il s'esquive et sort à travers la foule dont une partie le suit*).

D. SANCHE.

Arrêtez, peuple; gardez-vous de le frapper; le sang du tyran rejailliroit sur vous. Il doit répugner à tous les hommes de répandre le sang, même des criminels. Sachons braver la mort, mais non pas la donner. La honte de vivre doit être pour lui un supplice plus grand que la mort même.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, D. ANTONIO.

D. ANTONIO.

SEIGNEUR, les jours de don Sorogoud sont en danger. Je vous demande en grace de prêter votre assistance pour le péril où il se trouve. Le peuple indigné a juré sa perte.

D. SANCHE.

Mes amis, malgré le mal qu'il nous a fait, il faut encore laisser nos cœurs ouverts à l'humanité. Sauvons ses jours s'il est possible. En le comblant de bienfaits, forçons-le de se repentir de tous ses crimes. (*Ils sortent*).

Fin du quatrième Acte.

ACTE CINQUIEME.

(Le Théâtre représente une forêt et des rochers ; une grotte sur le devant, à gauche des spectateurs. Il est nuit).

SCENE PREMIERE.

D. SOROGOUD, *seul.*

Me voici donc abandonné de toute la nature ! La fuite seule a pu me soustraire au ressentiment du peuple ! Je mérite mille morts ! Quarante ans d'existence dans le crime ! cette pensée seule doit faire reculer d'horreur tous ceux qui ont eu commerce avec moi... Tous les momens de ma vie ont été marqués par un acte de barbarie... Et la foudre du ciel vengeur ne m'a pas anéanti !... Non, l'Être suprême a voulu que je vive pour me détester moi-même... c'est le plus grand châtiment du méchant que de sentir toute l'horreur qu'il inspire... Malheureuse terre ! cache dans ton sein jusqu'aux traces de mes fureurs.. J'ai commis les crimes les plus atroces, les plus abominables, les plus affreux qu'ait inspiré la rage des enfers. Je suis une victime impure dont aucun mortel n'ose souiller ses mains... Que les vautours et les vipères rongent ce cœur dénaturé, ce corps n'est seulement pas digne de les nourrir... Puissent tous les méchans avoir comme moi perdu le pouvoir de nuire..... Dieu puissant ! c'est la mort que je te demande, je l'ai bien méritée !... Mais tu es sourd à ma voix ; tu veux que je vive humilié, rejetté comme le vil rebut de la nature... La honte et l'infamie marqueront la place où je suis né... Dieu ! je sens couler dans mes veines un froid mortel... Tous mes crimes se retracent dans mon cœur, et je porterai dans la tombe où je vais descendre le fruit de mon funeste amour..... Ciel ! où suis-je ? Je sens mes entrailles se déchirer de l'horreur de moi-même.... Je vois toutes mes victimes se présenter à mes yeux, me reprocher leur sang.... Oui, brave Morelli ! je te vois, je vois ta sanglante plaie qui demande vengeance.... Par-tout je ne vois que du sang. Dieu ! que de têtes mourantes... et c'est moi qui les ai fait tomber sous le fer assassin ! Ce fer malheureux ne me reste seulement pas pour vous venger, pour l'enfoncer dans ce cœur cruel... Que dis-je ? puisque j'ai pu survivre à mes crimes, je dois avoir la force d'en soutenir l'image.... Ah ! loin de moi cette épouvantable pensée ! elle rallume en vain toute ma rage et fait le tourment de mon cœur... Hélas ! la tranquillité ne peut habiter que dans le cœur de l'homme juste... et moi, j'ai violé tous les droits sacrés de

la nature... (*Ici on ouvre les portans*). Le soleil commence sa carrière, comment pourrai-je soutenir sa vue ? O terre ! engloutis-moi ! cache-moi à toute la nature. Puisse mon nom être effacé de la mémoire des hommes avant que l'on y ait ajouté le surnom de cruel !... J'entends le paisible cultivateur qui va commencer ses travaux. Où fuir ? où me cacher ? Enfonçons-nous dans cet antre obscur pour y attendre une mort terrible dans les tourmens les plus cruels.

(*Il entre dans la caverne et le jour vient entièrement*).

SCENE II.

LE BUCHERON, SON FILS.

LE BUCHERON.

Allons, mon fils, commençons notre journée. Le travail est de la plus grande utilité pour tous les hommes ; il entretient la santé, l'exercice du corps affranchit des maladies qui affligent les gens fortunés ; il ne fatigue point l'esprit, il nous détourne du mal. Les gens oisifs sont à craindre, car s'ils ne font pas de mal, ils ne font point de bien, et par conséquent ils deviennent inutiles sur la terre ; au lieu que l'artisan devient estimable, principalement le cultivateur ; c'est par lui que le riche trouve son existence. Sans lui il seroit bien malheureux pour subsister, l'artisan lui procure de quoi satisfaire à son luxe et à ses plaisirs.

LE FILS.

Mon père, tout ce que vous dites est vrai. C'est de notre sueur que le riche emprunte ses plaisirs, et il ne nous reste à nous que la peine.

LE BUCHERON.

Oui ; mais comptes-tu pour rien la satisfaction de pouvoir dire : nous valons mieux que cette classe d'hommes qui semble nous mépriser, et qui sans nous ne pourroient exister ? Si nous avons les peines du corps, nous avons la satisfaction du cœur ; nous n'éprouvons jamais de remords. Le soir, rentré chez nous, nous nous livrons à la joie, tandis que ceux dont nous parlons se plongent dans l'ennui, la tristesse. C'est là que débarrassé des fracas du grand monde, ils réfléchissent sur leur situation qu'ils trouvent souvent bien à plaindre. Allons, vas prendre les outils que nous avons cachés dans cette grotte, et nous verrons les arbres que nous abattrons aujourd'hui.

(*Il y entre et sort aussitôt*).

LE FILS.

Mon père, je suis saisi de frayeur ! Je viens d'entendre partir de cet antre des soupirs plaintifs.

LE PERE.

C'est le bruit que tu as fait qui s'est répété aux voûtes du souterrein, et qui a produit progressivement un son sourd que tu as pris pour des soupirs ; c'est l'effet de l'écho.

LE FILS.

Mon père, je ne crois pas m'être trompé ; voyez vous-même. (*Il y va*).

LE PERE.

Je vois un homme couché la face contre terre, et dont les vêtemens n'annoncent point un misérable.

LE FILS.

Mon père, n'entrons point ; si c'étoit quelque malfaiteur, nous serions victimes de notre imprudence.

LE PERE.

C'est vrai ; mais si c'est un malheureux qui a besoin de secours, nous serions fâchés que la crainte nous ait empêché de lui rendre service.... Approchons. Notre intention est bonne, et celui qui nous a donné le sentiment de faire le bien, ne souffrira pas que nous soyons récompensés de manière à nous faire regretter les bon offices que nous aurions pu rendre à l'humanité souffrante. (*Il entre dans la grotte*). Qui que vous soyez, ne vous effrayez pas.

D. SOROGOUD.

Ah ! laissez-moi, laissez-moi.

LE FILS.

Il parle !

LE PERE.

Levez-vous, ne craignez rien ; nous n'avons pas intention de vous faire le moindre mal. Sortez de cet antre obscur.

D. SOROGOUD.

Je ne suis pas digne de voir le jour.

LE PERE.

Il n'y a que le crime qui puisse se faire de tel reproche.

(*Ils sortent de la grotte*).

D. SOROGOUD.

O terre ! abîme-toi sous mes pas.

LE PERE.

Quel est le hasard qui vous a fait enfoncer dans ce souterrein ?

D. SOROGOUD.

Le desir de la mort que j'ai trop méritée. Reconnoissez en moi un monstre couvert des crimes les plus affreux.

LE PERE.

Quand le repentir suit de près l'offense, l'on peut espérer d'obtenir son pardon.

D. SOROGOUD.

Le repentir ne satisfera point encore mes victimes ; j'entends leurs mânes demander ma mort à grands cris. Oui, brave

Morelli! je ne serai point sourd à ta voix! tu seras vengée. Par pitié, donnez-moi les moyens de me délivrer du fardeau qui m'accable, en purgeant la terre d'un scélérat qui s'est abreuvé de sang pendant tout le cours de sa vie.

LE PERE.

Vous me faites frémir! Seriez-vous?...

D. SOROGOUD.

Oui, je le suis. Qui ne me reconnoîtroit pas à mes mains teintes du sang de l'innocent?

LE PERE.

Vous seriez don Sorogoud, notre gouverneur?

D. SOROGOUD.

Dites plutôt votre tyran. Oui, c'est moi à qui l'on avoit confié les droits les plus sacrés, celui de gouverner des peuples doux et sensibles. Par mes fureurs, je les ai rendus malheureux; mais ma mort leur fera retrouver le bonheur que je leur ai ravi.

SCENE III.

D. SOROGOUD, LE PERE, LE FILS, D. JUAN, PEUPLE.

DON JUAN.

Le voilà, mes amis, saisissez-le?

(*Le peuple fait un mouvement pour s'en emparer; le père se met au-devant, entre don Juan et don Sorogoud*).

LE PERE.

Arrêtez; il est malheureux, il devient mon ami sans que je devienne son complice. Le malheur a le droit sacré de purifier ses victimes.

D. JUAN.

Vous ignorez tous ses crimes; ils sont si grands et en si grand nombre, qu'ils ont révolté la nature.

D. SOROGOUD.

Homme généreux! c'est en vain que vous prenez ma défense. Avancez, don Juan, percez ce cœur; j'ai voulu vous donner la mort, je mérite de la recevoir de votre main. Portez-en la nouvelle à Lima, vous verrez à votre récit le peuple bénir le ciel et vous donner toutes les louanges que vous méritez. Dites à dona Morelli que vous avez trouvé son tyran en proie aux remords, que vous l'avez vengée, que vous avez purgé la terre du plus vil des mortels... Réservez-moi votre haine, votre malédiction.

LE PERE.

Voyez son repentir; soyez compâtissant à ses peines.

D. JUAN.

Son repentir ne peut être qu'une feinte pour séduire ceux

qui seroient assez crédules pour lui rendre la liberté... Mais, vas, monstre! je te laisse pour ton supplice une vie odieuse. Vas la traîner loin de nous, en horreur au ciel, à la terre, à toi-même, s'il te reste encore un cœur capable de remords. Je ne souillerai point mes mains d'un sang impur; c'est pour tes pareils que sont réservés ces grands forfaits.

D. SOROGOUD.

Le ciel vous vengera. Ne m'accusez pas d'un juste reproche, mes crimes m'accusent assez. Je suis un féroce antropophage dont le cœur s'est nourri de sang.... O comble de malheur! dona Morelli et dona Constance!

SCENE IV.

DONA MORELLI, DONA CONSTANCE, D. SANCHE, D. JUAN, LE PERE, LE FILS, D. SOROGOUD PEUPLE et GARDES.

D. SOROGOUD.

N'APPROCHEZ pas, madame, vous devez avoir horreur de ma présence. Laissez-moi fuir une terre qui n'est pas digne de me porter. Puissiez-vous oublier tous les maux que je vous ai fait souffrir, ainsi qu'à votre aimable fille! Pour moi, la mort est mon partage.

D. SANCHE.

Revenez de votre erreur; rentrez en vous-même, vous regagnerez les cœurs à force de bienfaits. Reprenez tous vos droits, que la tranquillité règne dans votre ame. Soyez humain, sensible et généreux, et vous retrouverez la félicité dans le bien que vous ferez. Vous êtes instruit par le malheur, et la clémence nous fait un devoir de ne vous abandonner jamais.

DONA MORELLI.

Nos cœurs ne sont point fermés à la pitié; nous n'avons pu voir vos malheurs sans en être touchés. Nous ne venons point en ces lieux pour aggraver vos peines, mais pour vous assurer que nous employerons tout ce qui sera en notre pouvoir pour engager vos ennemis de vous pardonner.

DONA CONSTANCE.

Ne croyez point que j'ai oublié que vous m'avez tenu lieu de père.

D. SOROGOUD.

C'est me rappeler que je vous ai privé du vôtre.

DONA CONSTANCE.

Pardonnez, ce n'est point mon intention, quoiqu'il soit bien cruel pour moi de ne jamais l'avoir connu. Mais vous m'avez conservé ma mère; vivez pour jouir de la satisfaction

que j'ai de la serrer dans mes bras. Oubliez vos erreurs, et vous sentirez que l'on peut être heureux du bonheur de ses semblables.

DONA MORELLI.

Revenez dans votre palais, et si vous nous voyez répandre des pleurs, ce sera de savoir que vous aurez passé les plus beaux jours de votre vie dans la haine de ceux qui vous entouroient; mais vous aurez la jouissance de voir que votre retour à la vertu vous aura ramené tous les cœurs.

D. SORÓGOUD.

Cessez d'être compâtissans, je ne mérite pas que vous vous intéressiez à mon sort. Je vous ai mené à la mort, mais je vous devancerai. Je ne puis plus voir mon crime; votre présence est pour moi la honte d'exister... Don Juan, recevez la main de dona Constance, vivez heureux; que le peuple vous prenne pour le gouverner; ne suivez point mon exemple; exercez la justice et l'humanité... Je sens à présent tous mes torts; le remords me dévore... Je ne puis soutenir votre vue; vous augmentez en moi l'horreur de la vie... Je ne puis survivre à tous les maux que je vous ai fait souffrir.... Puissent ceux que je ressens vous assurer de mon repentir!.. Daignez en recevoir les témoignages d'une bouche expirante.... Daignez pardonner à un malheureux qui ne va plus laisser au monde qu'une poussière inanimée... Les angoisses de la mort viennent me saisir... j'ai perdu le sentiment... je n'entends autour de moi que les cris d'un Dieu vengeur... (*Il s'affaiblit et se met à genoux.*) Grand Dieu! j'implore ta miséricorde... mes actions ont attiré sur moi ta vengeance... ma mort est juste... Qu'ainsi périssent tous les brigands qui ont, comme moi, inondé la terre de sang... Dieu!... je brûle!... je sens mes membres se partager!... ils vont servir de pâture aux bêtes féroces.. que dis-je? elles n'osent approcher.. elles reculent d'horreur... elles répugnent de s'abreuver de mon sang... Est-il des tourmens plus horribles... je me meurs!.. Que mon exemple apprenne que jamais le crime ne reste impuni. (*Il meurt dans les angoisses*).

(*On fait tableau et la toile baisse*).

FIN.

COMPLIMENT
DE L'AUTEUR AU PUBLIC.

CITOYENS, en composant ce faible ouvrage, j'ai plus compté sur votre *générosité* que sur mes facultés; si vous daignez m'accorder votre indulgence, je ferai tous mes efforts pour que vous n'ayez pas sujet de vous en *repentir*.

PQ 2383 P58R35
Prévost, Augustin
Repentir et générosité

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY